

Chapitre XVIII : Tiré du carton (2)

(...) Heureusement, ma fracture au bras était bénigne et je guéris vite. Réconcilié avec ma famille, je demeurai auprès d'eux. Cependant, tous les sujets de discorde n'avaient pas disparu pour autant : si j'étais soulagé de savoir que nous étions dans le même camp, je n'étais pas pour autant d'accord avec la manière dont nous nous opposions à l'ennemi. Antoine était du même avis que moi : nous étions tous deux pleins de véhémence et d'enthousiasme, nous voulions rejoindre la Résistance armée. Nous rêvions d'opérations coup de poing, d'embuscades. Quant à moi, je n'envisageais principalement qu'une chose : mener une opération pour libérer les prisonniers du camp de travail des Mazures.

J'avais exposé à plusieurs reprises ce projet à mon oncle. J'avais essayé de lui démontrer à quel point cette opération, si elle était couronnée de succès, serait bénéfique : non seulement nous gênerions l'approvisionnement de l'ennemi mais encore nous pourrions compter en nos rangs des combattants supplémentaires, bien utiles pour des opérations futures.

Mon oncle m'objecta que mon projet était sinon irraisonné, du moins hâtif. Il pensait – j'incline aujourd'hui à croire qu'il avait raison – que nous créerions plus de problèmes que nous n'allions en résoudre. En plus du risque qu'il y avait à engager les forces vives du réseau dans une opération de grande ampleur, réalisée loin de ses bases (les Mazures se trouvaient

de l'autre côté de la vallée de la Meuse, en un lieu difficile d'accès), nous n'aurions tout simplement pas pu nourrir ou armer les prisonniers que nous aurions libérés. De plus, les instructions reçues de Londres étaient claires : les activités du réseau devaient se cantonner à l'exfiltration d'aviateurs évadés. Si nous avions fait partie d'un réseau communiste, nous aurions été plus indépendants et nous aurions peut-être monté cette opération mais là, ce n'était pas le cas. Il en résulta une grande frustration, pour Antoine et moi.

Je ne savais pas encore que le hasard me réservait une surprise douloureuse, qui replacerait le Lager des Mazures au centre de mon existence !

À ce moment, nous étions en juin 1943... J'avais reçu pour mission de me rendre à Louette-Saint-Pierre. Je devais y rejoindre une jeune femme, que je devais aider à rallier Le Mesnil. Cela impliquait non pas le franchissement d'une frontière, mais de deux : passage de la Belgique à la France par les Moulins d'Hargnies, traversée de La Pointe de Givet, enfin passage de la France à la Belgique pour atteindre le village du Mesnil, qui se situait géographiquement parlant juste en face d'Hargnies, mais de l'autre côté du fleuve. (Voir carte en annexe.)

La mission était autrement plus risquée que celles que j'avais menées jusque-là. J'eus le pressentiment, malgré mon manque de discernement, que j'allais sans doute y perdre la vie. Franchir les frontières ne me faisait pas peur, en revanche,

traverser la Meuse, où tous les points de passage étaient contrôlés, s'avérait très périlleux. C'était presque une entreprise suicidaire. Lorsqu'il m'avait proposé la mission un mois plus tôt, mon oncle m'avait d'ailleurs précisé que lui, à titre personnel, ne l'aurait pas acceptée et il m'avait détaillé tous les risques que l'entreprise supposait.

Les arguments de mon oncle m'avaient ébranlé. Durant l'intervalle entre la prise de décision et la réalisation de la mission, je fus tenté de la faire annuler à plusieurs reprises, mais je n'eus pas le courage (ou la lâcheté) de le faire. Bravache, j'y allai quand même, ayant pris soin de bien préparer l'itinéraire (j'avais notamment disposé un peu de nourriture dans des boîtes hermétiques à certains endroits du parcours).

La personne que je devais convoier était une jeune femme et elle se trouvait bien là au lieu de rendez-vous. C'était une petite bonne femme au physique assez commun mais que je trouvais fort attirante. Elle portait un petit chapeau vert qui lui donnait un air à la fois comique et apprêté. Surtout, son apparence et son port me ramenaient à mes années d'études à Bruxelles, où j'avais étudié en compagnie de ce genre de filles, espiègles et séductrices. Elle avait beaucoup plus de piquant que les femmes que j'avais pu croiser depuis mon retour en Ardenne.

Il était évidemment impossible d'amener cette jeune femme d'une traite de Louette au Mesnil. Même pour un marcheur

expérimenté, qui aurait emprunté les chemins les plus faciles, le voyage aurait pris deux jours minimum. En l'occurrence, je comptais faire le voyage en quatre étapes, trois si tout se passait bien. On marcherait de nuit et on se cacherait la journée.

J'envisageais de longer la lisière de Louette à Willerzie et, un peu avant ce village, de bifurquer en direction du sud-ouest, jusqu'au lieudit Marotel : de jeunes plantations résineuses, entrecoupées par des ruisseaux marécageux nous dissimuleraient tout du long. Je comptais passer la première journée à proximité de cet endroit, en un lieu appelé le Troisième Malzin, une zone de tourbières au nord des Vieux Moulins, dans laquelle peu de gens allaient, tant elle était improductive et infestée de moustiques. De là, nous repartirions en droite ligne vers le nord ouest, pour traverser la Meuse à un endroit que je connaissais pour y avoir travaillé, un peu en aval de Fépin. Ensuite, ce serait l'inconnu et il faudrait s'orienter à la boussole pour atteindre le Mesnil par des bois dans lesquels je n'étais jamais allé.

Nous nous sommes mis en route sans un mot et nous avons atteint notre première halte sans voir âme qui vive. Il y avait une vieille hutte de saisonnier au Troisième Malzin et c'est là que je voulais nous cacher pour la journée. Nous avons alors un peu discuté. La jeune femme m'a dit s'appeler Elisabeth mais elle a refusé de m'en dire plus sur sa vie ou ce qu'elle allait faire au Mesnil.

Comme il pleuvait abondamment, nous étions blottis l'un contre l'autre dans cette petite cabane à moitié effondrée. Je sentais l'odeur d'Elisabeth, qui me troublait beaucoup. Nous nous sommes aimés. Je ne me souviens plus très bien de la manière dont les choses se sont passées mais je n'ai pas fait quoi que ce soit pour les provoquer : j'étais de toute façon beaucoup trop timide et inexpérimenté. En matière de femmes, je n'avais connu jusque-là que des prostituées et, une nuit, ma logeuse bruxelloise dont le mari était prisonnier dans un Stalag en Allemagne.

Le soir venu, nous nous sommes remis en route. Elisabeth était une femme vaillante : malgré ses chaussures inadaptées au terrain, elle avançait d'un bon pas, mettant précisément ses pas à l'endroit où j'avais mis les miens. J'étais perdu dans des pensées secondaires. Ce qui venait de se passer entre nous m'avait distrait de ma mission, je me demandais si j'aurais la chance de revivre un tel moment. Malheureusement pour moi, Elisabeth était encore plus taciturne et distante qu'avant notre étreinte : à l'arrêt suivant, elle se déroba à mes timides avances et ne dit plus un mot de la journée.

La troisième nuit, il pleuvait toujours à verse. Nous avons traversé la Meuse à la nage au niveau du méandre en aval de Fépin, puis nous avons escaladé le coteau. Lisa semblait de plus en plus distante. Elle devait être excédée par mes manières mais elle avait d'autres raisons d'être nerveuse. Moi, le contraire de la prudence, j'essayais de parler et elle ne disait

rien. J'aurais bien voulu qu'on n'arrive jamais peut-être, mais en réalité, c'était elle qui dictait sa loi et nous avançons comme elle le voulait.

Nous n'avons rencontré aucune difficulté pour atteindre l'orée du village du Mesnil vers les trois heures du matin. Au matin, nous nous séparâmes comme prévu. À mon grand dépit, Elisabeth me fit des adieux sobres et retenus et s'en fut sans se retourner.

J'aurais dû me remettre en route tout de suite mais j'étais tout à coup épuisé, vidé de toute énergie. Je crois que je regrettais déjà sa présence. En tout cas, j'aurais bien aimé l'accompagner. Je suis donc resté sur place et j'ai grimpé dans un arbre pour pouvoir observer en toute sécurité. Je suis resté là sans bouger durant au moins trois heures. Il ne se passait rien.

Vers les neuf heures du matin, il a enfin cessé de pleuvoir. Les nuages se sont entrouverts et bientôt, cela a été le grand soleil de juin. Cela m'a donné la force de me remettre en route. Je suis descendu du gros tilleul dans lequel j'étais perché et j'ai repris ma route.

Je n'avais pas sitôt mis pied à terre que j'ai entendu trois coup de feu rapprochés. J'ai tout de suite su que cela venait d'Elisabeth. Je joins à mon témoignage un article qui est paru dans "Le Soir volé" du lendemain pour comprendre ce qui venait de se passer.

Sombre matinée que celle de ce 3 juin 1943 ! Alors que s'annonçait une magnifique après-midi printanière, René Tossin est tombé pour la Belgique, ignoblement assassiné sous les balles d'un lâche malfaiteur, dans son village natal.

Il était près de midi lorsque les habitants du Mesnil, paisible village belge situé non loin de la frontière française, sur la crête boisée qui surplombe la Meuse, ont entendu deux détonations, bientôt suivies d'une troisième. Arrivés sur les lieux d'où étaient partis les coups de feu, les habitants n'ont pu que constater le décès du plus aimé et glorieux des habitants du village, René Tossin, commissaire en chef de la police belge.

Si ses hautes fonctions dans la police l'avaient amené à demeurer dans la capitale, c'est tout naturellement que ce grand serviteur de l'État aimait à se reposer près des siens, dans le beau village qui l'avait vu naître. Chaque habitant le connaissait et pouvait constater que la carrière prestigieuse qui le menait aux ministères les plus élevés n'avait en rien altéré sa simplicité et sa bonhomie. René Tossin était resté l'homme simple et intègre qu'il avait toujours été ; c'est ce souvenir que chaque patriote gardera de lui.

Gloire aux hommes intègres et dévoués ! René Tossin était un de ces patriotes-là ! Sa mort glorieuse doit rappeler à chacun d'entre nous que la lutte engagée est une lutte à mort. L'ennemi judéo-bolchevik ne recule devant aucune félonie pour arriver à son but. Mais ces traîtres ne vaincront pas : bientôt les limiers du Royaume débusqueront les coupables, qui seront

justement et sévèrement châtiés. La vengeance sera proportionnelle au drame que tous les Belges viennent de vivre, c'est-à-dire terrible !

On nous assure à ce propos que la police a déjà de fortes présomptions sur l'identité des coupables et que, ceux-ci en fuite, leur arrestation ne serait plus qu'une question d'heures. D'après les informations dont nous disposons, l'assassin serait une femme – est-il nécessaire de préciser sa probable origine sémite ? - bien connue des services de la Sûreté Nationale.

S'il ne nous est pour l'instant pas encore possible de retracer les circonstances exactes grâce auxquelles l'assassin a pu abuser de la confiance de René Tossin, il n'est pas douteux que cet acte d'une suprême lâcheté a été planifié de longue date et que son exécutant a pu bénéficier de complicités dans les milieux inciviques. Gageons que nos fins limiers, soucieux de venger la mort d'un de leurs chefs, nous apporteront vite l'éclairage nécessaire à la compréhension du drame que chaque bon Belge se doit de ressentir au plus profond de son âme et de sa chair. Reposez en paix, Monsieur Tossin, vous avez bien mérité de la Patrie et vous serez justement vengé ! Nous aurons pour vous une pensée émue au soir de la Victoire, c'est à des hommes de votre trempe que nous la devons ! **P.L.**

Ma mission terminée, j'avais pour consigne de partir le plus vite possible et retourner à Hargnies. Il était prévu qu'un douanier vivant au Mesnil se charge d'aider Elisabeth à fuir (je n'étais pas au courant). Mais il n'en a pas eu l'occasion car je suis

revenu sur mes pas et lorsque j'ai vu Elisabeth quitter le village, je l'ai appelée et elle est venue vers moi. Mon initiative était malheureuse : en voulant l'aider, j'ai rendu sa fuite impossible.

Nous nous sommes enfuis ventre à terre, par le chemin de l'aller. J'avais soudain repris tous mes esprits. Il me semblait pourtant vivre toujours en plein rêve. Depuis lors, j'ai revu tellement de fois la scène qu'il me semble que je la vois d'un angle tel que je suis spectateur de notre fuite. Je vois deux jeunes gens qui dévalent un sous-bois de noisetiers et de chênes, et qui freinent leur course éperdue en s'agrippant au taillis. Je nous vois arriver sur les bords du fleuve, débouchant d'un petit tunnel en dessous de la ligne de chemin de fer. Je me vois calme, prenant le temps de constater que personne ne nous a suivis et m'assurant que le passage est libre. Je nous vois traverser rapidement à la nage.

Le fleuve franchi, nous nous sommes engouffrés dans l'espèce de ravin qui se trouve à l'arrière du village, il y avait là un ruisseau qui nous permettrait de remonter au plus vite sur le plateau. Je voulais retourner à Hargnies le plus vite possible pour nous mettre en sécurité.

À notre première halte, Elisabeth m'a expliqué qu'elle venait de tuer un certain Tossin, parce qu'il avait fait déporter son mari. Elle parlait maintenant abondamment et moi, je tombais des nues : elle était mariée ! Je n'étais pas au bout de mes surprises !

La police avait très peu d'indices. Un voisin avait bien aperçu Elisabeth, il en avait fait la description mais elle était en grande partie inexacte. D'une part, elle n'était pas du tout d'origine sémite et elle en avait encore moins le type, d'autre part elle avait perpétré l'assassinat toute seule et elle ne s'était appuyée pour réaliser son plan que sur quelques personnes, dont elle ne m'a jamais rien dit. Je n'ai par exemple jamais su ni même compris comment elle était parvenue à entrer en contact avec ma filière, qui était pourtant au courant de son projet, puisqu'un maquisard était censé la récupérer après l'exécution.

Nous sommes arrivés à Haybes le matin suivant, épuisés. J'ai caché Elisabeth dans une petite bicoque qui appartenait à mon oncle (j'y avais passé les premiers mois après mon retour au pays) et je me suis tout de suite rendu chez ce dernier pour lui expliquer ce qu'il s'était passé. C'est peu dire qu'il n'était pas content ! Je n'avais pas mené ma mission comme on me l'avait demandé et par ma faute, tout le réseau était susceptible de tomber, puisqu'il était bien certain que l'assassinat de Tossin allait provoquer une vague de répression.

Je ne partageais pas du tout l'avis de mon oncle. J'étais persuadé d'avoir bien fait. J'étais certain que, malgré les risques que nous avions pris, personne ne nous avait repéré ou suivi. J'avais certes désobéi aux instructions mais l'opération restait un succès puisque Tossin avait été abattu et qu'Élisabeth était tirée d'affaire. Mon oncle m'a alors lancé qu'il y avait des circonstances où des sacrifices individuels étaient nécessaires à

la réalisation d'un projet qui les dépassait. J'imagine qu'il me laissait sous-entendre qu'il aurait préféré que je m'en tienne strictement à ma mission, et qu'il aurait été préférable pour tout le monde qu'Élisabeth ne se retrouve pas dans les parages, même si elle s'était fait prendre.

Deux jours après cette discussion, mon oncle m'envoya à Sedan prendre contact avec un homme qui devait nous aider à collecter des provisions pour la Résistance.

Je ne suis jamais arrivé jusque-là. Je voulais passer par la Belgique pour aller à Sedan au plus court et je suis tombé, tout à fait par hasard dans une souricière tendue à des trafiquants. J'ai été arrêté par la Milice à un barrage à la sortie de Pussemange. J'ai été accusé de faire du marché noir. À partir de cet instant, les choses n'ont pas traîné. On a été condamné, moi et les trois véritables trafiquants, par un tribunal d'exception. On a tous pris six mois de travaux forcés, à titre d'exemple.

Si l'on peut parler d'une fatalité, nous devions les purger aux Mazures, dans la partie du camp qui était réservée aux droits communs. C'est ainsi que j'ai atterri au camp des Mazures le mardi 20 juin 1943, date que je n'oublierai jamais.

Le camp des Mazures avait été construit par les juifs déportés d'Anvers. C'étaient pour la plupart des hommes jeunes et beaucoup d'entre eux étaient arrivés de Pologne peu de temps auparavant. Ils ont dû arriver aux Mazures vers le mois d'août

et ils se sont mis à construire leurs baraquements, puis à défricher la forêt environnante. Ils avaient pour tâche de fournir du charbon de bois à l'Organisation Todt, par le biais d'entreprises sous-traitantes, trois principalement. Il y en avait deux françaises, dont celle de Giot, et une allemande.

Ce que je ne savais pas encore, c'est que notre arrivée préfigurait le changement qui allait s'opérer dans les mois qui suivirent : tous ou presque tous les prisonniers juifs allaient être déportés et remplacés par des droits communs ou des prisonniers de guerre français. Vers octobre ou novembre, c'est une date qu'il faut vérifier, il manquait des juifs pour achever un convoi et la plupart sont repartis vers la Belgique, d'où ils sont partis vers Auschwitz. Seuls sont restés dans le camp les juifs belges, ceux qui étaient mariés à une non-juive et l'un ou l'autre qu'on avait jugé utiles – peut-être une quarantaine de détenus, je ne me souviens plus du chiffre exact.

La vie dans le camp des Mazures, c'était une illustration de l'enfer. Nous avions peur, froid et nous étions perpétuellement affamés. Mais ce n'était rien à côté de ce qu'enduraient les prisonniers juifs, rien du tout. Ces hommes étaient des squelettes ambulants, nous les voyions passer derrière les barbelés et on se demandait lequel allait mourir d'épuisement sous nos yeux. Nous ne pouvions avoir aucun contact avec eux, sous peine de mort. (...)